

# Jeune artiste : un rêve permanent, un statut intermittent

Précarité, incertitude, tâtonnements...

Les diplômés des filières artistiques vivent des moments difficiles et intenses après leur sortie d'école

**G**alerie La Forest Divonne, un vendredi de novembre, à Paris. Elsa et Johanna présentent leur premier « solo show » (exposition individuelle). Deux ans à peine après leur sortie de l'Ecole nationale des arts décoratifs (Ensad) et de l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts de Paris (Ensba), ces deux photographes de 27 ans ont le privilège d'exposer leur travail à quelques pas des Beaux-Arts, là où Johanna Benainous a été formée pendant cinq ans à « pousser son univers ». Un univers troublant où son duo avec Elsa Parra entre dans la peau de personnages qui semblent familiers, mais étranges, et interrogent le spectateur sur leurs identités : femmes ou hommes ? Déguisés ou travestis ?

Le succès de ce travail, qui n'est pas sans rappeler celui de l'artiste américaine Cindy Sherman, contraste avec le parcours semé d'embûches de nombreux jeunes artistes. Comédiens, danseurs, musiciens, peintres, sculpteurs, et tant d'autres qui ont répondu à un appel à témoignages diffusé sur le site du *Monde*. Le nombre et la diversité des réponses permettent de dresser, par petites touches, le portrait d'une génération de jeunes aspirants artistes. Une génération tiraillée entre l'impératif de faire des études supérieures, de s'accommoder avec le monde du travail et de s'insérer dans l'univers de la culture et du spectacle.

Parmi ces témoignages, de nombreux artistes plasticiens déplorent l'absence de professionnalisation dans les écoles d'art, même si ces dernières revendiquent la création de modules préparant à l'emploi, de séminaires ou de conférences. « Après les Beaux-Arts, personne ne t'attend, et personne ne t'a préparé non plus à ce qui t'attend. Dans les écoles, c'est un sujet un peu tabou. Vivre de son art, c'est lointain », témoigne cette jeune diplômée de l'Ecole européenne supérieure d'art de Bretagne (EESAB) qui vit – pour l'instant – de son travail de régisseuse.

Même si, évidemment, les jeunes qui s'engagent dans cette voie savent que cette filière, du point de vue de l'insertion professionnelle, est plus complexe que d'autres. « Finalement, la seule chose que l'école a su me prédire, c'est la précarité inhérente à tout artiste ! Nul n'en vit décemment, et on ne peut

pas prendre les quelques contre-exemples d'artistes businessmen à la Jeff Koons comme représentants de notre cause. Une fois l'école finie, j'ai pris un job alimentaire, conscient que mon diplôme ne m'ouvrirait aucune porte », explique avec amertume un diplômé des Beaux-Arts de Paris âgé de 25 ans, qui préfère conserver l'anonymat.

## Les minima sociaux, planche de salut

Pour les artistes plasticiens, il n'y a pas d'équivalence du statut d'intermittent, qui garantit une relative sécurité dans les « périodes creuses ». Des dizaines de jeunes artistes racontent ainsi, à travers l'appel à témoignages, qu'ils touchent le revenu de solidarité active (RSA). « J'ai toujours eu du mal à vivre de mon travail, et j'alterne entre enseignement, résidences d'artistes, quelques ventes d'œuvres et des petits boulots », explique Diane Bertrand, sculptrice et céramiste, diplômée en 2008 de l'Ecole supérieure des métiers d'art d'Arras. Concrètement, je ne pourrais pas vivre sans les minima sociaux, et je crois que c'est ce qui m'a le plus étonnée au début de ma carrière : voir que l'on pouvait avoir ses œuvres exposées dans un grand musée tout en étant au RSA. Psychologiquement, cela crée une situation étrange, car on a à la fois le statut le plus valorisé dans notre société – créateur – et le plus méprisé – assisté. »

C'est un milieu particulier que celui de l'art, un milieu où l'on est choisi plus qu'on ne choisit », résume Jean-Baptiste Boyer, jeune peintre figuratif de 28 ans, uniquement diplômé d'un bac professionnel artisanat et métiers d'art. « On ne sait pas toujours pourquoi on devient cet élu. Moi, j'ai toujours peint et puis le moment est venu. Ceux qui n'auraient jamais jeté un œil à mon travail m'ont trouvé tout à coup intéressant », raconte le peintre, qui doit sa percée fulgurante à l'œil averti d'Henri van Melle, collectionneur, commissaire et ancien directeur international des événements et expositions de la maison Hermès.

## La famille, ça compte énormément

Peu après leur rencontre, Jean-Baptiste Boyer signe avec la galerie Laure Roynette, qui organise sa première exposition, en novembre 2017. Ce fut un succès : « Toutes ses toiles se sont vendues la première semaine », se rappelle Laure Roynette, et une prolongation a été organisée jusqu'en jan-

vier. Mais l'histoire de Jean-Baptiste Boyer, artiste qui « peint pour continuer à vivre », est singulière. Les chiffres attestent en effet d'une autre réalité. Trois ans après l'obtention d'un diplôme supérieur, un diplômé en arts plastiques sur quatre n'est pas parvenu à s'insérer dans son domaine de formation, rappelle une étude d'Anne Daras sur l'insertion professionnelle de formations artistiques et culturelles supérieures, réalisée par le ministère de la culture en 2011.

Nicolas Romain n'a jamais renoncé à devenir comédien, même s'il a cédé à un DUT technique de commercialisation pour rassurer ses parents cadres, qui l'avaient mis en garde contre un métier de « crève-la-faim ». Il a ensuite décidé de financer entièrement le Cours Florent et sa chambre de bonne à Paris. Pendant sa formation, il partage son temps entre les cours de théâtre et son travail alimentaire de régisseur à l'Ecole du Louvre. Puis il suit les cours de Jean-Laurent Cochet, ancien pensionnaire de la Comédie-Française et metteur en scène, qui a formé, notamment, Isabelle Huppert, Daniel Auteuil, Emmanuelle Béart, Carole Bouquet, Fabrice Luchini, Gérard Depardieu... « J'y ai appris les fondamentaux. Depuis que j'ai terminé ma formation, j'ai multiplié les courts-métrages pour les écoles de cinéma. J'ai rencontré et travaillé avec l'équipe de Jean-Pierre Mocky. J'ai aussi fait un travail de metteur en scène de théâtre pendant un an », détaille le jeune comédien. Mais, en parallèle, il n'a jamais cessé d'avoir un « boulot alimentaire » : « J'ai fait du porte-à-porte pour vendre des contrats de gaz, donné des cours de théâtre à des enfants, eu un CDI dans une entre-

prise d'accueil à la Défense. Il me restait parfois sept euros pour manger à la fin du mois. Sept euros, c'est une baguette ou un cheeseburger par jour pendant une semaine. » Nicolas Romain se souvient de cette phrase de Jean-Laurent Cochet : « Soit vous êtes comédien, soit vous mourez. » « J'aime l'idée de mérite. Je pense qu'il est très important d'être confronté à la réalité de la vie pour devenir un bon comédien. La perception de cette réalité est, selon moi, sûrement faussée dès lors que l'on vit aux crochets des autres », conclut-il.

Et pourtant, la famille, ça aide énormément. Mélanie Charvy, diplômée d'un master 2 de droit de l'université de Nanterre, remarque qu'elle n'a pas souvent croisé des fils et filles d'immigrés ou d'ouvriers pen-

dant sa formation théâtrale au Studio de Vitry (Val-de-Marne). «*Le théâtre est un milieu bourgeois où règne l'entre-soi. Il faut avoir des parents qui vous soutiennent financièrement pour faire des études dans des écoles privées, sinon c'est très dur de se concentrer sur son apprentissage*», explique cette jeune comédienne et metteuse en scène. Une étude du ministère de la culture publiée en 2014 lui donne raison. Ainsi presque un artiste des spectacles sur deux (47 %) est un enfant de cadre.

#### Peu de place dans les voies royales

Parmi tous ces aspirants comédiens, seul un infime pourcentage emprunte la « voie

royale », l'une des treize écoles supérieures d'art dramatique. Blanche Ripoché, admise en 2013 au Théâtre national de Strasbourg (TNS), l'une des formations les plus prestigieuses, n'a pas eu encore à se soucier de son avenir. «*J'ai la chance de pouvoir surfer sur ce réseau d'écoles nationales*», explique la jeune femme, qui souligne que le rêve d'intégrer ces formations peut faire «*beaucoup de mal*» aux recalés de ces concours ultra-sélectifs. En 2013, elle avait été sélectionnée avec onze autres élèves parmi huit cents candidats.

«*Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées*», écrivait Arthur Rimbaud dans son célèbre poème *Ma bohème*. Un vers qui sem-

ble correspondre à la vie que mènent certains artistes «*vivant*» à coups de RSA, d'enseignement, de travail alimentaire et même de mécénat. «*La vie d'un artiste n'est pas un long fleuve tranquille. Tous les jours, tout est remis en question: talent, aptitudes, valeur de nos expériences. Il faut un moral d'acier pour supporter ce doute perpétuel, et ne jamais perdre l'envie d'avancer, de se surpasser*», appuie, avec un peu plus de recul, une artiste plasticienne quadragénaire. Et se rappeler, sans cesse, une évidence: «*On est artiste parce qu'on ne peut pas être autre chose*», énonce avec modestie Jean-Baptiste Boyer. ■

MARINE MILLER

## « On a à la fois le statut le plus valorisé dans notre société – créateur – et le plus méprisé – assisté »

Diane Bertrand  
sculptrice et céramiste

# Rachida Brakni: « Le danger, c'est la fumisterie »

**ENTRETIEN** Pour réussir dans le théâtre, passer par une grande école peut faire gagner du temps. Mais il faut aussi se nourrir intellectuellement, provoquer les rencontres et travailler d'arrache-pied, raconte l'actrice et metteuse en scène

**E**lle parle vite et beaucoup, Rachida Brakni. Au téléphone, sur les pentes abruptes de Lisbonne où elle habite, la comédienne reprend régulièrement son souffle: à 41 ans, elle est aussi metteuse en scène, réalisatrice pour le cinéma, et chanteuse avec le duo Lady Sir qu'elle forme avec Gaëtan Roussel. En 2019, elle sera sur scène dans la pièce *J'ai pris mon père sur mes épaules*, un texte écrit par Fabrice Melquiot et mis en scène par Arnaud Meunier (plusieurs dates en France). De son parcours exemplaire au théâtre – Conservatoire national puis Comédie-Française –, Rachida Brakni retient un élément fondamental: le travail, incessant.

#### Qu'est-ce qui vous a fait prendre le chemin du théâtre?

C'est un peu par hasard que je suis devenue comédienne. Au lycée, j'étais passionnée par le droit et les grands orateurs: je me suis inscrite en cours de théâtre en pensant à mes futures plaidoiries. J'ai alors découvert les textes fondateurs qui m'étaient étrangers – Shakespeare, Racine, Corneille... – et j'ai aimé être sur un plateau, embrasser ce rapport à la langue qui est si beau. Tout est parti d'un accident, finalement. J'avais toujours rêvé d'être une grande avocate pénale. Cette découverte du théâtre s'est transformée en un miniséisme dans ma vie: sans m'avouer cette nouvelle passion, j'avais comme un mauvais pressentiment lié à la précarité du métier. Etant donné mon histoire familiale – un père routier et une mère femme de ménage, tous les deux Algériens ne lisant pas le français –, je sentais que je n'avais pas le droit de faire ça à mes parents, qui s'étaient beaucoup

sacrifiés pour moi.

#### Vous avez pensé abandonner?

Après mon bac L (littéraire), je me suis inscrite en fac d'histoire pour mener de front les études et le théâtre, au cas où je ne réussis pas à entrer dans une grande école nationale. Aujourd'hui, je trouve ça stupide. Il ne me viendrait jamais à l'idée de dire à un gamin d'assurer ses arrières s'il rêve d'être comédien! Il faut juste qu'il sache si c'est véritablement sa passion. Mais heureusement qu'on ne devient pas acteur uniquement en passant par le Conservatoire national d'art dramatique (CNSAD) ou le Théâtre national de Strasbourg (TNS). J'ai passé une première fois le concours du Conservatoire, que j'ai raté lamentablement! Et pour dire que tout est possible, la seconde fois, je l'ai eu à l'unanimité du jury. Ensuite, les choses ont avancé d'elles-mêmes. En sortant du Conservatoire, je suis entrée à la Comédie-Française. J'avais 23 ans, j'étais trop jeune pour cette maison et son mode de fonctionnement, même s'il y a des acteurs merveilleux. Je n'y suis restée que deux ans et demi.

#### Malgré tout, cela peut aider de passer par une grande école...

Grande école ou pas, peu importe. Je pense que cela fait simplement gagner quelques années, parce qu'on a plus de chance d'être remarqué par des professionnels. Quand je regarde ma promotion du CNSAD: sur 30 élèves, certains continuent, d'autres galèrent ou ont changé de voie. A contrario, des acteurs ou metteurs en scène réussissent très bien sans être passés par là. Le danger, quand on arrive au Conservatoire, c'est la fumisterie. Une partie des étudiants

imaginent être déjà arrivés au sommet. Or, le théâtre, c'est un métier de travail et de rencontres. Il faut savoir initier les projets, se retrousser les manches et aller au charbon. Je n'ai jamais attendu que le téléphone sonne. J'ai réalisé mon premier film en 2016 et je regrette de ne pas l'avoir fait plus tôt. A présent, je fais de la mise en scène, j'ai aussi mon groupe de musique, j'adore toutes ces passerelles et modes d'expression différents. Les filles surtout, si vous avez envie de raconter des histoires, faites-le! Il y a moins de rôles intéressants pour les femmes, et, en vieillissant, ça se réduit comme une peau de chagrin. Alors affirmez, imposez votre désir!

#### Quels conseils donneriez-vous aux jeunes qui veulent être comédiens?

Je ne veux pas avoir l'air péremptoire, mais quand je croise des gamins, je leur parle systématiquement de travail, de culture, de curiosité. Comme un danseur qui doit travailler son corps ou un musicien ses gammes, l'acteur a besoin d'éprouver ses outils, ses gestes, sa voix, mais aussi de se nourrir de spectacles, de films, de lectures. On m'a souvent dit que j'avais eu de la chance d'emprunter la voie royale. Certes, mais il reste une forme de justice: si on ne travaille pas, le temps remet les choses à leur niveau. Au théâtre, on est tributaire du désir de l'autre. On traverse des moments de doutes, des traversées du désert, c'est normal. Dans ce métier en dents de scie, parfois d'une violence inouïe, il me semble important de regarder le temps long, de penser en termes de parcours, de chemin de vie... Et voilà, finalement, je parle comme une vieille! On dirait Tatïe Danielle! ■

PROPOS RECUEILLIS  
PAR LÉA IRIBARNEGARAY

# « Des mondes compétitifs et saturés »

**ENTRETIEN** La sociologue Marie Buscatto analyse les difficultés d'insertion des artistes

**M**arie Buscatto, professeure de sociologie à l'université Paris-I et coauteure de l'essai *Au-delà du stress au travail* (Erès, Clinique du travail, 2008), explique les mécanismes sociaux qui déterminent l'insertion après une école d'art.

**Peut-on parler d'insertion professionnelle pour les jeunes artistes comme pour les autres étudiants ?**

Selon les travaux à notre disposition, on sait que, dans les cinq à dix ans suivant la sortie de la formation, seule une petite minorité va pouvoir vivre de son art en suivant son idéal artistique. Pour les autres, l'insertion professionnelle passe soit par une reconversion en dehors du monde de l'art, soit par une pluriactivité, parfois dans son monde de l'art, parfois non, la pratique artistique mûe par la passion étant alors doublée d'un emploi alimentaire ou d'emplois artistiques « utilitaires ». Il y a bien sûr des différences : un musicien ou un comédien aura plus d'opportunités à occuper des emplois artistiques, même peu valorisés, qu'un artiste plasticien. L'étude statistique menée par Philippe Coulangéon en 2004 montre que, au bout de dix ans, plus de la moitié des jeunes musiciens avaient arrêté toute activité musicale professionnelle.

Cette difficulté d'insertion professionnelle n'est pas occultée par les écoles d'art, qui tentent de préparer leurs étudiants à affronter le monde du travail. Elles développent des ateliers pour les former à d'autres emplois artistiques « utilitaires », comme comédien en hôpital, graphiste ou enseignant, en insistant sur l'utilité des réseaux sociaux ou en leur apprenant à faire un book. Ou encore à passer un entretien, une audition. Cette façon de faire entrer des techniques de l'entreprise dans les écoles d'art ou de les former à des emplois moins valorisés est parfois critiquée par les étudiants eux-mêmes, plus intéressés par la recherche de leur voie artistique.

**Existe-t-il des formations qui permettent de mieux s'en sortir ?**

Le fait de passer par une école prestigieuse augmente les chances d'ac-

céder à des emplois valorisés. C'est un cercle vertueux, on rencontre des professeurs qui sont des professionnels réputés, peuvent vous choisir et offrir de premières opportunités. Des réseaux peuvent être constitués. L'école renforce votre légitimité et votre réputation lors de rencontres ou d'auditions. Pour autant, la vie de ces jeunes issus d'écoles renommées n'est pas un long fleuve tranquille, et beaucoup peinent à trouver un chemin. Les mondes de l'art sont compétitifs et saturés, les places sont rares, et beaucoup se jouent au travers des réseaux et des affinités.

**Peut-on dire que « le talent n'est qu'un élément parmi d'autres » ?**

Si on ne s'intéresse qu'à ceux qui réussissent, il peut paraître évident que tout arrive grâce à leur talent. Mais, en réalité, très peu d'emplois disponibles correspondent à l'idéal artistique, et le talent n'est qu'un élément parmi d'autres. Pour accéder à ces emplois, il faut des savoirs et de connaissances, mais aussi des liens sociaux efficaces. Si vous avez fait une école prestigieuse, que vous venez d'une famille d'artistes, que vous connaissez des gens du milieu, et si vous êtes un homme, ce sera plus facile. Mais on peut être comédien et faire de l'art-thérapie, ou être valorisé pour sa créativité sur d'autres modes, et être plus épanoui qu'un comédien « en haut de l'affi-

che ». La réussite par les réseaux est considérée comme une injustice, car on estime que le professionnalisme doit être le premier critère de jugement. C'est une constante dans tous les milieux professionnels. Mais les réseaux sociaux, les affinités, et parfois même le physique jouent un rôle démesurément important dans les mondes de l'art. Cette réalité est vécue douloureusement, car il s'agit d'une activité portée par la vocation, où seul le talent devrait compter. Cela dit, quand on interroge les personnes qui ont choisi ces parcours, elles ne découvrent pas la difficulté de l'insertion en école ou à sa sortie. Elles ont été mises en garde et se sont engagées dans cette voie par passion ou par vocation, et veulent « tenter leur chance » quand même.

**Les inégalités entre hommes**

**et femmes sont criantes...**

Ce n'est pas plus criant que dans les autres environnements professionnels masculins, mais comme on part du présupposé que les mondes de l'art sont ouverts, tolérants, et à l'avant-garde, on s'étonne qu'ils fonctionnent de la même façon. Il y a évidemment des milieux plus masculins, comme la réalisation de films, où les femmes ont d'emblée plus de difficultés. Dans le jazz, elles sont confrontées à l'entre-soi masculin, à des stéréotypes péjoratifs ou des normes de fonctionnement masculines. Difficile alors pour elles de se projeter dans ce monde et de s'y maintenir. Dans la danse, le théâtre ou les arts plastiques, qui sont pourtant des

mondes plus féminisés, la situation n'est pas tellement plus facile, dès qu'elles souhaitent grimper en haut de la pyramide. La compétition entre femmes est féroce, elles doivent adopter des codes masculins pour réussir. En arts plastiques, elles sont confrontées aux mêmes mécanismes que dans le jazz ou le cinéma. En théâtre et en danse, les femmes sont sursélectionnées, souvent enfermées dans des normes physiques contraignantes, et doivent se plier aux règles de la séduction. Elles sont bien plus nombreuses que les hommes, alors même qu'on recrute autant, si ce n'est plus, de rôles masculins et de danseurs hommes que de rôles féminins ou de danseuses.

**L'ouverture sociale s'est réduite dans le milieu artistique. Pourquoi ?**

Les personnes d'origine sociale favorisée et qui n'appartiennent pas aux « minorités visibles » sont privilégiées à toutes les étapes : elles ont été plus souvent formées aux pratiques artistiques dans leur famille, disposent plus souvent de comportements et de physiques proches des normes attendues, elles sont plus souvent aidées financièrement dans les cinq à dix ans après la sortie de formation... Les autres, à l'inverse, ressemblent moins aux normes attendues, ont moins de ressources financières et un réseau moins efficace. C'est en jouant sur ces mécanismes que les écoles de formation artistiques peuvent essayer de compenser ces inégalités. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR M. MI.

## Les réseaux sociaux, nouveaux tremplins

« JE N'AVAIS JAMAIS IMAGINÉ ÊTRE ARTISTE », confie Florent Groc, diplômé de l'école d'art, de design et d'animation d'Aix-en-Provence en 2009. Quand il commence à poster des photos de son travail sur Instagram en 2012, Florent Groc confond le réseau social avec un logiciel de retouches de photos, sans avoir conscience de la dimension « sociale » de l'application. Il est vite remarqué par un jeune critique et commissaire d'art, qui lui propose de participer à sa première vente aux enchères organisée par la maison Piasa. « J'ai vendu deux œuvres. Ce n'était pas énorme, mais ça m'a donné confiance dans ma pratique », explique l'artiste, qui compte 2 500 abonnés sur son compte, et poursuit son travail à Marseille.

Silvère Jarrosson a suivi le même chemin. Ancien élève de l'école de danse de l'Opéra de Paris, il avait l'habitude de publier « spontanément des posts

sur Facebook ». Ce jeune homme de 23 ans s'est mis à peindre après un accident qui lui a coûté sa carrière de danseur classique. « J'ai commencé à vendre mes premières toiles en 2013 », explique-t-il. C'est toujours à travers Facebook qu'il est contacté par un « ami » virtuel, qui lui révèle être galeriste et s'intéresser à son travail depuis un an. En janvier 2014, sa première exposition est organisée par la galerie Hors-Champ, à Paris. « Cela a été comme un signal donné. Mon travail a été accredité. »

Selon le rapport Hiscox sur le marché de l'art en ligne publié en 2016, Facebook et Instagram sont devenus les réseaux sociaux préférés des acheteurs d'art au cours de ces deux dernières années. Laure Roynette, qui dirige la galerie qui porte son nom, confirme : « C'est très important pour une galerie de regarder ce qui se fait sur les réseaux sociaux. Cette génération des 25-35 ans vit naturellement avec Instagram et Facebook. On découvre des artistes comme ça. » Mais le passage en galerie reste incontournable, « les collectionneurs ont toujours besoin d'un rapport physique à l'œuvre », estime Laure Roynette. ■

## Cinéma, l'école française incontournable

Les têtes d'affiche du secteur, la Fémis et Louis-Lumière, offrent de vraies garanties d'insertion professionnelle. Mais elles forment peu d'étudiants

**L**es écoles françaises font partie des meilleurs établissements d'enseignement supérieur de cinéma au monde. Même les classements américains publiés par *Variety* ou *The Hollywood Reporter* placent systématiquement l'école parisienne Fémis/Idhec (Institut des hautes études cinématographiques) dans le Top 15. Pour faire du cinéma, « se former dans une école en France permet de disposer des contacts indispensables pour s'insérer rapidement », approuve Franck Moinsard, scénariste (*Jacquou le Croquant, La République des enfants...*) et vice-président de l'association des anciens de la Fémis/Idhec.

Cette dernière, établissement public et membre de l'université Paris-Sciences-et-Lettres, demeure donc, avec l'Ecole nationale supérieure (ENS) Louis-Lumière de Saint-Denis, tout en haut de l'affiche pour la formation au cinéma. « La Fémis accueille au minimum des bac +2, 40 % sont des boursiers et 75 % proviennent des régions », rappelle Nathalie Coste-Cerdan, sa directrice générale. Le tout pour des coûts de scolarité faibles au regard des pratiques étrangères. Une année à la University of Southern California (meilleure

école de cinéma en 2018 aux Etats-Unis, selon le magazine *Hollywood Reporter*) coûte 55 320 dollars (46 467 euros), contre 433 euros à la Fémis et 300 euros à Louis-Lumière.

Passer par ce type d'école offre à l'étudiant « une triple assurance », estime Thomas Caillay, 38 ans, auteur-réalisateur formé à la Fémis (*Les Combattants, Ad vitam*) et membre de la Société des réalisateurs de films (SRF). Acquérir les bases du métier, développer ses réseaux et, le plus important, constituer des équipes. Aujourd'hui, je ne lancerais pas un film sans mon monteur et ma scénariste, deux camarades de promo. »

### Hypersélectives

Ces écoles publiques seraient la panacée si elles formaient de gros bataillons d'étudiants. C'est loin d'être le cas. La Fémis, hypersélective, diplôme 63 personnes par an (et 4 % des candidats au concours intègrent effectivement l'école). Louis-Lumière en forme 48 en cinéma, son et photo. C'est peu. Restent alors les autres écoles, la plupart du temps privées et donc plus onéreuses.

Le mensuel *L'Etudiant* dénombre une vingtaine de licences et de BTS dispensant un enseignement dans

le domaine du cinéma, et 129 écoles de cinéma et d'audiovisuel. Parmi elles, le groupe ESRA (Ecole supérieure de réalisation audiovisuelle) dispose de trois campus en France (Nice, Paris, Rennes) et coûte 7 750 euros par an, pour des études qui durent trois ans. « Se former tout seul est possible mais plus difficile, argue Alain Bienvenu, le directeur de l'ESRA Bretagne. Être suivi par des enseignants dans un environnement professionnel permet de gagner beaucoup de temps. »

Pour l'ensemble des étudiants en cinéma, l'entrée dans le monde du travail n'est pas toujours facile. « Chez nous, le taux d'insertion à la fin des études est de l'ordre de 100 %, affirme Mehdi Aït-Kacimi, directeur du développement et de la communication à l'ENS Louis-Lumière. Mais nos élèves ne sont pas attendus et peuvent débiter au bas de l'échelle pour un salaire avoisinant les 1 300 euros net par mois avec un temps d'adaptation de trois ou quatre ans pour se monter un réseau. Ensuite, ils commencent à décrocher davantage de propositions et ils disposent de rémunérations similaires à celles des masters, voire plus quand ils commencent à être reconnus. »

Reste une troisième possibilité :

se former à l'étranger. C'est assurément une expérience qui développe son autonomie, son niveau linguistique et une autre approche du cinéma. « Plus de 50 % de nos étudiants sont des Français, explique Laurent Gross, directeur de l'Insas, la référence des écoles belges ouvertes aux bacheliers pour un cursus de trois à cinq ans. Ils viennent pour la réputation de notre institution, pour Bruxelles, une ville humaine et mondiale, francophone, avec une grande activité culturelle, abordable financièrement... » Frais de scolarité : entre 300 et 600 euros par an.

L'expatriation n'est pas toujours balisée. Si identifier une bonne formation cinématographique n'est pas évident en France, c'est encore plus compliqué à l'étranger. Mehdi Aït-Kacimi « conseille de suivre des cursus dans le cadre d'une école française. Nous connaissons les bons cursus avec lesquels nous avons des accords comme l'école Head de Genève, la FAMU de Prague, la Fachhochschule de Cologne, le Centro de Capacitacion Cinematografica du Mexique ou l'université du Québec à Montréal, au Canada ».

Raphaël Ajuelos, 24 ans, diplômé de l'ESRA en son, a conclu, en 2016, son cursus à l'ESRA New York.

«Depuis, raconte-t-il, je travaille comme free-lance ainsi que pour la NBC et son programme phare "Saturday Night Live". C'est une expérience passionnante. Ici, tout va plus vite et on donne leur chance aux jeunes.» Il espère ensuite travailler avec des réalisateurs comme Spielberg, régulièrement invité au *Saturday Night Live*.

#### Stages en Californie

Gaétane Rieusset, 23 ans, étudiante

en dernière année du département production de la Fémis/Idhec, a, elle, suivi des cours au Japon et en Grande-Bretagne, des stages en Californie... «Tout cela enrichit mon parcours», s'enthousiasme-t-elle. Tout en reconnaissant «un dilemme: on m'a proposé du travail à Los Angeles, mais j'ai aussi l'idée de monter ma société en France».

Parmi les écoles étrangères, Nathalie Coste-Cerdan, la directrice

générale de la Fémis, considère la National Film and Television School (NFTS) britannique comme «équivalente à [son] établissement». Tout comme la Deutschen Film und Fernsehakademie de Berlin ou l'Ecole nationale supérieure Leon Schiller de cinéma, télévision et théâtre de Lodz, en Pologne. Des écoles figurant dans les classements des 15 meilleurs établissements mondiaux de *The Hollywood Reporter*

(août 2018) et du classement mondial des universités QS de 2018. «J'ai suivi un stage à la NFTS britannique, raconte Gaétane Rieusset. Cela m'a permis de comprendre la production à la mode anglaise, proche du modèle américain, avec peu de subventions étatiques mais des aides des chaînes de télévision. Cela explique le peu de coproductions franco-britanniques, excepté le financement des films de Ken Loach.» ■

GWENOLE GUIOMARD

## Il y a aussi la possibilité d'étudier à l'étranger. Une expérience qui développe l'autonomie et une autre approche du cinéma

### Se former

#### Les écoles publiques et associatives.

La Fémis est le seul établissement français de cinéma présent dans les classements mondiaux.

La deuxième formation de renom est l'ENS Louis-Lumière, à Saint-Denis. La troisième école publique, l'Ensav, se situe à Toulouse. L'Ecole de la cité de Saint-Denis créée par Luc Besson, qui propose des cours gratuits, fonctionne sous statut associatif.

#### Les écoles privées.

Il existe de nombreux établissements privés. Dont l'AIS (Marseille), l'Arfis (Villeurbanne), CinéCréatis (Nantes/Lyon), Cinémagis (Bordeaux/Martignes) et le groupe ESRA (Bruxelles, Nice, New York, Paris, Rennes).

## A l'Opéra de Paris, des ingénieurs en coulisses

L'institution a ouvert une école pour répondre aux besoins de son bureau d'études techniques et fabriquer ses décors, toujours plus complexes

**D**evant la porte de son bureau de l'Opéra Bastille, Maxime Darwich montre une étagère qui recense les différents éléments de décor utilisables, notamment pour les planchers. Polystyrène, bois, les matériaux sont alignés. Une imitation d'écorce de bois, très réaliste, trône sur un autre meuble. Agé de 25 ans, diplômé en 2016 de l'Ecole nationale supérieure d'arts et métiers (Ensam), il est le premier ingénieur formé par l'Académie de l'Opéra national de Paris (ONP), en 2017.

Créée en 2015, sous l'impulsion de Stéphane Lissner, le directeur général de l'Opéra de Paris, et de Myriam Mazouzi, arrivée avec lui en 2014 et qui en est la directrice, l'Académie a repris l'atelier lyrique existant auparavant en élargissant son rôle et son périmètre d'action. A son ouverture, elle propose une formation aux métiers du chant, de la musique (instruments à corde) et de la mise en scène. Puis, dès la rentrée 2016, grâce à l'appui de la Fondation Bettencourt Schueller, elle ajoute des formations aux métiers d'artisanat d'art, pour répondre aux besoins directs de l'Opéra en professionnels hautement qualifiés et spécialisés dans la perruquerie, le maquillage, le costume, la tapisserie, les décors...

Cette année, ce sont 33 jeunes professionnels qui sont accueillis en résidence et salariés dans le cadre d'un contrat de professionnalisation allant de un à trois ans. «C'est la responsabilité de l'entreprise d'assurer la formation des professionnels à ces métiers spécifiques de l'Opéra, et c'est dans cette démarche que l'Académie a été envisagée», considère Myriam Mazouzi. Avant l'Académie, notre responsable du bureau d'études était en peine de recruter des ingénieurs. Avec la montée en puissance de l'utilisation de l'informatic et de logiciels pointus, le besoin est croissant.»

Environ 20 % du temps des artistes et des artisans est consacré à la formation, avec des séminaires communs sur des thématiques liées à l'opéra: la couleur, les costumes ou la place de la vidéo dans les spectacles. Le reste du temps, ils sont répartis dans les ateliers pour les artisans d'art, ou travaillent sur les productions, pour les musiciens et chanteurs. Maxime Darwich a ainsi pu participer, dès sa formation, à la réalisation de décors. «Je cherchais du concret, de la technique. Ce qui est appréciable ici, c'est qu'en un an, entre la remise de la maquette du décor et la générale, tout est construit.» Pourtant, le jeune homme

ne se destinait pas au monde du spectacle. Lors de sa dernière année de formation aux Arts et Métiers, il s'était orienté vers la charpente bois, et avait suivi un stage au sein de la société Arbonis, filiale de Vinci Construction spécialisée dans la conception et la construction de projets en structure bois. Il découvre par hasard l'existence de l'Académie de l'Opéra.

#### Débouchés de niche

«Je me suis dit que c'était l'occasion de remettre le nez dans le spectacle vivant, tout en gardant une dimension technique», se souvient le jeune homme, qui a toujours été attiré par la musique et s'enthousiasme à l'idée d'un «emploi original» à concevoir les décors. L'Opéra? Il n'y avait jamais mis les pieds et ne connaissait alors que *Carmen*! Mais le cadre et l'offre l'ont séduit. Il en parle comme un recruteur le ferait d'une grande entreprise classique: «C'est une belle maison, avec une renommée!» Depuis, l'ingénieur Ensam a été conquis par Debussy, Verdi ou Wagner, concevant immeubles ou bateaux pour répondre aux requêtes des équipes artistiques.

Au-delà de sa formation interne, l'établissement ouvre des perspectives externes à ses étudiants. A l'issue de leur formation, les artis-

tes doivent passer des concours pour entrer dans des orchestres. On retrouve ses diplômés à l'Orchestre philharmonique de Radio France, à l'Orchestre national de Lyon ou dans des structures à l'étranger. Quant aux artisans d'art, si beaucoup restent à l'Opéra de Paris, ils peuvent aussi s'orienter vers la Comédie-Française ou d'autres maisons prestigieuses de haute couture ou de théâtre. Une costumière a ainsi décroché un CDI chez Lambert Créations, un atelier de confection de robes de mariage haut de gamme.

Dans le cas des ingénieurs, «c'est une niche, il y a peu de débouchés, reconnaît Maxime Darwich. Il n'y a pas beaucoup d'ingénieurs qui font ce métier en France ou de théâtres qui ont un bureau d'études en interne! Au Théâtre du Châtelet, on retrouve un ingénieur, par exemple, mais il est seul. A la Comédie-Française, on compte un ingénieur dans le service technique, mais il n'y a pas de bureau d'études.» On retrouve de telles structures au sein de l'Opéra de Bordeaux ou de Lyon, par exemple. Mais évidemment, les places sont rares et chères. Et pour le moment, Maxime Darwich ne se voit pas abandonner la sienne, en CDI, appréciant les défis quotidiens qu'il doit relever. ■

ORIANE RAFFIN

# Compagnonnage, le grand art de l'artisanat

Le travail collectif, le voyage et la transmission du savoir font la valeur de ce cursus, qui offre aussi – on l'ignore souvent – des passerelles vers l'enseignement supérieur

**S**ur les bancs de l'école je faisais un peu le clown... J'avais quelques difficultés avec le système scolaire», explique, maniant l'euphémisme, «Tempérance de Saint-Germain-du-Salembre, honnête compagnon tailleur de pierre du devoir». C'est en 2009, après une année de troisième chahutée que l'école de la République et le collégien se sont séparés. D'un commun accord et sans regret. Aujourd'hui, c'est un grand gaillard blond qui mesure en souriant le chemin parcouru en neuf années et la somme de confiance qui lui a été accordée. Membre des Compagnons du devoir, il transmet désormais ce qu'il a reçu. Titulaire d'un brevet de maîtrise supérieur et bientôt d'un diplôme d'études universitaires scientifiques et techniques, il enseigne aujourd'hui son métier au centre de formation des apprentis de la Maison d'Épône, dans les Yvelines.

La transmission du savoir, c'est la ligne de vie des compagnons depuis le Moyen Âge. Alors que les cathédrales se dressaient partout en Europe, les architectes voyageaient, de chantier en chantier, suivis par leurs meilleurs ouvriers. Les siècles ont passé et cette itinérance demeure le socle pédagogique du compagnonnage: parcourir la France pour apprendre des meilleurs, chacun dans sa spécialité. Ils sont ouvriers – maçons, chaudronniers, mécaniciens... –, mais également artisans et artisans d'art – ébénistes, maroquiniers, restaurateurs...

Il existe trois principales organisations compagnonniques: l'Association ouvrière des compagnons du devoir et du tour de France (AOCDTF), la Fédération compagnonnique des métiers du bâtiment (FCMB) et l'Union compagnonnique des devoirs unis (UCDDU). «Nous développons le même système de formation, à travers le voyage et l'acquisition d'un métier. Nous prenons des adolescents, qui souvent se cherchent, et nous les intégrons dans un processus éducatif par l'apprentissage et la transmission du savoir», expose Marc Bourdais, compagnon charpentier et secrétaire général de la Fédération compagnonnique.

## Du savoir-faire au savoir-être

Première étape: acquérir le savoir-faire, «maîtriser le geste juste», souligne Dominique Saffré, compagnon de l'UCDDU. «Pour devenir compagnon, il faut avoir acquis toutes les techniques de son métier et donc réaliser le parcours le plus complet possible à travers une itinérance initiatique». Chaque jeune qui intègre une association compagnonnique débute comme «élève» ou «apprenti», puis il devient «aspirant» (c'est-

à-dire encadrant) et enfin compagnon. Pour acter son entrée dans sa nouvelle famille, chaque nouveau reçoit un nom, rappelant d'où il vient et une qualité. Tempérance de Saint-Germain-du-Salembre, cité plus haut, se nomme, à l'état civil, Sébastien D'Elia.

Les parcours des compagnons sont rarement les mêmes. Ils se construisent au fil des rencontres et de l'appétence de chacun pour telle ou telle spécialité. «J'ai passé un bac S, puis j'ai fait une année de médecine», raconte Pierre-Nicolas Voisin. Une erreur d'aiguillage. «J'ai envie de bâtir, de construire», poursuit le compagnon. Après un stage sur un chantier de restauration, il intègre l'UCDDU et se forme, année après année, au métier de tailleur de pierre. Il passe un CAP à Rodez, puis un brevet de maîtrise supérieur à Nantes. A 23 ans, il vole jusqu'à

Jérusalem pour remonter une chapelle du Saint-Sépulcre, retourne en France travailler sur la basilique de Saint-Denis, descend dans le Vaucluse restaurer le Palais des papes d'Avignon, remonte à Nantes sur le chantier de la cathédrale, traverse la Manche pour un projet de restauration en Angleterre. Au total, sept ans de voyages. «C'est long, confie-t-il, mais un compagnon doit savoir faire les plus dures et les plus belles des choses.» Un tour de France, «c'est entre quatre et sept ans de vie communautaire avec une contrainte de déplacement», souligne Marc Bourdais. A chaque étape, «le jeune réalise une maquette et devient à son tour un encadrant qui va devoir faire passer ce qu'il a appris à un autre», décrit le compagnon charpentier. La validité d'une acquisition de compétence est mesurée en fonction de la capacité de l'individu à la transmettre.

Deuxième étape: après le savoir-faire, «le savoir y faire», pointe Jean-Claude Bellanger, dit «Manceau la persévérance», secrétaire général des Compagnons du devoir. Être compagnon, c'est maîtriser son métier et c'est également «s'intégrer dans son métier». Les aspirants progressent en fonction des compétences acquises ainsi qu'en fonction de leur propension à animer la vie du groupe. Un exercice qu'ils vont répéter à chaque étape du parcours. «Ils vont changer cinq ou six fois de ville, de maison commune, de culture, de contexte professionnel. Il faudra à chaque fois trouver sa place et s'intégrer dans un projet collectif.» Un apprentissage poussé de «savoir-être».

Le travail de groupe et la transmission du savoir confiée très tôt aux plus jeunes sont les clés de la réussite du compagnonnage. «Nous formons des jeunes à qui l'école a souvent dit qu'ils étaient nuls et sur lesquels personne ne misait. Mais, en apprenant par

le métier, la réalisation, ils découvrent qu'ils sont capables d'acquérir des savoirs, de les transmettre, et intègrent une spirale positive», analyse M. Bellanger.

Le système compagnonnique s'est construit hors des voies définies par l'éducation nationale et l'enseignement supérieur. «Avant d'intégrer les Compagnons du devoir, mon professeur d'histoire m'a averti: "Tu vas devoir bosser"», se souvient Sébastien D'Elia. Un avertissement qui révèle les doutes de l'enseignant quant à la réussite de l'ancien collégien. «L'éducation nationale, c'est un cadre. Si tu n'entres pas dans le moule, t'es mis de côté», témoigne le jeune compagnon. Chez les

compagnons, le maître de stage est un jeune, il est proche de toi. Il y a rapidement une émulation de groupe qui t'encourage à bien faire. Cela génère une ambiance de travail agréable. On va bosser avec plaisir, la semaine, le soir, le samedi. On ne compte pas les heures.»

Le compagnonnage peut être une passerelle vers l'enseignement supérieur. Bien que le titre de compagnon n'ait aucune valeur académique, les associations gèrent des centres de formations diplômantes ou accompagnent leurs jeunes dans les écoles ou les universités. Ces centres délivrent des BTS, Deust, licences professionnelles, qui peuvent être autant de passerelles vers des cursus universitaires de métier d'art. «La société aujourd'hui a besoin d'une reconnaissance normalisée par un diplôme», reconnaît Marc Bourdais. «Le diplôme est la référence qui va déclencher chez un employeur une embauche, poursuit Jean-Claude Bellanger, il a fallu s'adapter et proposer des parcours pour qu'il n'y ait pas de déconnexion entre le diplôme et le compagnonnage.»

Maxence Marchandier, sculpteur sur bois, est entré en 2009 dans l'Union compagnonnique. «Le réseau des compagnons est un facilitateur. J'ai pu rencontrer de grands professionnels, obtenir un haut niveau de compétence», témoigne-t-il. Parallèlement, il poursuit des études supérieures à Paris-I et obtient en 2015 un master 2 de conservation-restauration de biens culturels. Il est aujourd'hui restaurateur pour la galerie Mermoz, à Paris, spécialiste de l'art précolombien.

La nécessité de posséder un diplôme du supérieur pour avancer sur le marché du travail, Pierre-Nicolas Voisin, le tailleur de pierre voyageur, l'a aussi bien compris. Le compagnon poursuit son parcours à l'Ecole nationale supérieure d'architecture de Versailles. Il a réintégré un cycle académique: «Nous étudions les théories, les concepts. Nous apprenons à travailler beaucoup pour devenir les bons petits soldats des bureaux d'études. Mais c'est loin de l'enseignement

concret des compagnons, toujours au plus proche des besoins des entreprises.» L'étudiant et compagnon regrette le schisme qui demeure entre «manuels» et «intellectuels», et cite Aristote: «La main est le prolongement de la pensée.» ■

ÉRIC NUNÈS

**«Chez les compagnons, le maître de stage est un jeune, il est proche de toi. Il y a rapidement une émulation de groupe qui t'encourage à bien faire»**

Tempérance de Saint-Germain-du-Salembre  
compagnon tailleur de pierre

# Quand les Arts déco et Polytechnique font chaire commune

Les deux écoles ont créé, avec la fondation Daniel & Nina Carasso, un espace de coexpérimentation et de réflexion qui croise les disciplines

**L'**intitulé a de quoi surprendre : en 2017, Polytechnique, l'Ecole nationale supérieure des Arts décoratifs (EnsAD) et la fondation Daniel & Nina Carasso créaient la chaire arts et sciences.

Si une chaire est normalement une place offerte à un professeur et/ou chercheur de renom pour développer sa discipline, l'ambition de celle-ci est tout autre. « Elle doit embarquer des étudiants, d'autres collègues de différentes disciplines et s'adresser à la société dans son ensemble », explique l'artiste-chercheur à l'EnsAD Samuel Bianchini, qui dirige la chaire avec Jean-Marc Chomaz, artiste-physicien professeur à Polytechnique.

Il s'agit d'un espace de coexpérimentation, de réflexion et de création. Elle soutient des projets développés par des étudiants. Elle a ainsi été l'un des sponsors financiers principaux de la présentation de la vidéo *Through The Looking Mist* et de l'installation *Néphélographe (Impressions*

*de brouillard)* à l'occasion de la Nuit blanche, le 6 octobre à Paris.

A l'origine de cette œuvre, une collaboration entre l'artiste Ana Rewakowicz, en résidence à Polytechnique, Camille Duprat, chercheuse au laboratoire d'hydrodynamique de Polytechnique (LadHyX), et Jean-Marc Chomaz. « L'œuvre d'art est l'expression immédiate de nos recherches », explique l'artiste, dont les conférences *Garden the Sky Water* organisées en 2019 seront elles aussi financées par la chaire. Cette dernière a également permis à Emile de Visscher, étudiant à l'EnsAD, d'imaginer une soutenance de thèse sous la forme d'une exposition publique au Musée des arts et métiers, le 26 novembre.

« La chaire m'a soutenu financièrement et en termes de communication, explique le jeune créateur. Samuel Bianchini et Julie Saurat, en particulier, m'ont aidé à penser le format de soutenance. Toute ma thèse parle des processus de fabrication et de la manière de les socialiser. Je n'aurais pas pu

la présenter uniquement à mes pairs, sans public, et en dissociant la pratique de la théorie, comme cela se fait généralement. »

## L'ouverture d'un réseau

La chaire lui a ouvert les portes d'un réseau, celui de l'université Paris-Sciences-et-Lettres (PSL) : « J'ai pu aller à l'ESCP [Ecole supérieure de physique et de chimie industrielles de la Ville de Paris], au Collège de France, dans des laboratoires. C'est une expérimentation très riche et très intéressante. Elle permet de réfléchir à la collaboration. » Et l'étudiant de se féliciter : « Les arts apportent-ils quelque chose aux sciences en s'appropriant leurs recherches ? »

Au-delà de l'accompagnement de projets développés individuellement ou en petits groupes, le trio X-Art Déco-Carasso organise aussi des événements. En février, les étudiants de Polytechnique et de l'EnsAD ont pu participer à « Nous ne sommes pas le nombre que nous croyons être ». Ce marathon de 36 heures organisé avec

Bétonsalon à la Cité des arts, à Paris, réunissait artistes, chercheurs et autres personnalités de la société civile. Workshops, conférences et présentations « embarquaient le public dans la production, l'échange, la discussion avec

## « En participant à un projet arts et sciences, les étudiants de l'X découvrent la part sensible des sciences »

Jean-Marc Chomaz  
artiste-physicien

des artistes, scientifiques et collectifs autour de projets concrets, pratiques », raconte Samuel Bianchini. L'une des grandes conférences était celle du sociologue et anthropologue Bruno Latour et du philosophe Pierre-Damien Huyghe. « Elle révélait le réseau

d'affinités de pensées très pluridisciplinaire que nous développons », explique l'artiste-chercheur.

En janvier, la chaire arts et sciences participera à l'exposition « La fabrique du vivant », au Centre Pompidou. Elle mettra en place des événements, un symposium et un workshop, en collaboration avec l'Institut de recherche et coordination acoustique/musique. Samuel Bianchini explique l'importance de s'ouvrir au public : « Nous devons repenser les relations entre les milieux académiques et la société pour éviter une forte scission entre la recherche et le monde tel qu'il se vit au quotidien. »

Pour Jean-Marc Chomaz, cette chaire est « un lieu d'ouverture » pour les étudiants de Polytechnique. « En participant à un projet arts et sciences, ils rencontrent un artiste, découvrent la part sensible des sciences, participent à des événements collectifs, approchent une communauté, s'engagent, se mettent en danger et apprennent à discuter avec le public », énumère

l'artiste-physicien de l'X. Une manière pour lui de faire doucement évoluer les mentalités de l'X. En révélant « la part de sensible du savoir ». En incitant à l'engagement politique et citoyen des futurs décisionnaires que sont les étudiants polytechniciens. Enfin, « en construisant la mise en récit du futur ». Et cela semble marcher ! « L'école m'a demandé d'organiser une conférence sur la part du sensible dans la recherche », s'enthousiasme Jean-Marc Chomaz.

Pour donner de l'envergure à ce programme, ses initiateurs ont voulu rassembler plusieurs institutions autour de leur chaire, afin de prolonger les activités déjà engagées par Polytechnique (et son laboratoire LadHyX), par l'EnsAD (avec l'EnsadLab), et par le programme doctoral SACRe (sciences arts création et recherche) de l'université PSL. La chaire n'est plus le magistère d'antan, elle est un espace de rencontres entre disciplines qui ouvrent des perspectives et un réseau. ■

AUDE DE BOURBON PARMÉ

# La médiation culturelle en mal d'insertion

## Malgré leurs besoins, réels, les établissements embauchent peu, faute de moyens

**L**a médiation culturelle ? Un « paradoxe », pour Jean-Pierre Saez, le directeur de l'Observatoire des politiques culturelles (OPC), à Grenoble. Paradoxe que cette fonction, indispensable à la bonne marche des établissements culturels, mais qui embauche peu et à des conditions médiocres pour le niveau demandé. La médiation « se heurte à des difficultés tant symboliques que statutaires ou managériales », observe le directeur de l'OPC dans sa revue, *L'Observatoire*, de l'hiver 2018.

Une façon fort diplomatique d'évoquer un quotidien de travail parfois difficile. Tout d'abord, sur le terrain, le secteur n'arrive pas à compter les troupes en présence et encore moins les « jobs » proposés. « Il y a trop d'étudiants formés pour les offres d'emploi en médiation », constate Céline Chanas, présidente de la Fédération des écomusées et des musées de société et directrice du Musée de Bretagne, à Rennes. Dans sa propre structure – l'une des plus importantes parmi les 180 membres de cette fédération –, personne n'a été embauché en médiation en 2018, personne en 2017.

### Des salaires modestes

Certes, « les commanditaires étatiques et des collectivités locales sont en demande de médiation culturelle, les équipes artistiques travaillent beaucoup avec eux en ce sens », affirme Louis Presset, délégué général de la Fédération des ensembles vocaux et instrumentaux spécialisés, regroupant 140 ensembles musicaux indépendants. Mais « nous n'avons pas le budget pour embaucher des spécialistes formés pour la médiation ». L'insertion des jeunes diplômés ne va donc pas de soi. Morgane Gouzien, 27 ans, médiatrice culturelle à Toulouse, diplômée en histoire de l'art et en médiation (master 2), enchaîne les CDD. « Six en trois ans, précise-t-elle. Mais je n'ai pas à me plain-

dre, je travaille. Mes collègues souffrent beaucoup plus. Pour un poste précaire, les recruteurs peuvent recevoir jusqu'à 200 CV. »

Tout dépend aussi du cursus effectué. Selon l'université Grenoble-Alpes, ces cinq dernières années, 90 % des étudiants du parcours « communication et culture scientifiques et techniques » du master 2 « information et communication » étaient en poste un an après l'obtention de leur cursus, dont 64 % en emploi de niveau cadre pour un revenu médian de 1500 euros net par mois.

Le plongeon dans le grand bain du monde du travail peut s'avérer plus décevant pour d'autres. « Ceux qui pensent au salaire ne sont pas faits pour ce travail », se désole Nicolas-Guy Florenne, secrétaire fédéral à la F3C, la fédération communication, conseil, culture de la CFDT. Un médiateur culturel, un chargé de l'action culturelle, perçoit en début de carrière quelque 1600 euros brut par mois, ajoute-t-il : « En fin de carrière, il touchera environ 2200 euros brut... Un responsable de service débutera avec 2100 euros brut par mois pour atteindre les 2800 euros brut sur le tard. »

La CFDT est vent debout contre ces pratiques. Mais le dialogue social est un rapport de force et, avec 8 % de syndiqués dans le secteur, « les parties patronales évoquent cette situation avec un grand soupir, et rien ne change ». Le responsable du service des publics d'un musée à caractère scientifique d'une grande métropole française – qui préfère garder l'anonymat – évoque, lui, « des salaires pas loin du smic pour commencer ». Il détaille le bas de sa fiche de paye : après vingt ans d'ancienneté, il perçoit 1700 euros par mois.

Pour s'en sortir, un jeune diplômé devra donc disposer de nombreux atouts. Tout d'abord, un réseau de qualité et de la polyvalence. « Les deux gages d'une bonne insertion », assure Marie-Christine Bordeaux, vice-

présidente chargée de la culture et de la culture scientifique de l'université Grenoble-Alpes, mai-

### « Il y a trop d'étudiants formés pour les offres d'emploi »

Céline Chanas

présidente de la Fédération des écomusées et des musées de société

tresse de conférences en sciences de l'information et de la communication.

« Il faut effectuer le plus de stages possible », conseille François Mairesse, professeur de muséologie et d'économie de la culture à l'université Sorbonne-Nouvelle-Paris-III. « Diversifier les expériences, partir à l'étranger pour l'ouverture et l'apprentissage linguistique », ajoute Muriel Lefebvre, la responsable des masters « médiation culturelle et études visuelles » et « médiation scientifiques, techniques et patrimoniales » de l'université Toulouse-Jean-Jaurès.

L'étudiant devra aussi proposer à ses employeurs potentiels de nombreuses compétences. Outre la médiation culturelle, la gestion, le commercial, la connaissance en informatique et en codage... Etre à l'affût de toutes les nouveautés en matière de médiation. « Cette transversalité est un gage de placement », ponctue Thomas Paris, directeur scientifique du master spécialisé « médias, art et création » de HEC (19 000 euros l'année), pour qui il est indispensable d'« être ouvert, [de] ne pas s'autocentrer sur un micromarché, [d']être intéressé par la négociation, le business ». Ce qui n'empêche pas d'« être passionné », rappelle François Cam, enseignant-chercheur en muséologie de l'université de Bourgogne-Franche-Comté.

C'est la démarche entreprise par Oriane Guineau, 25 ans, diplô-

mée en histoire de l'art, en muséologie et du master spécialisé « management des entreprises culturelles et industries créatives » du campus parisien de Burgundy School of Business (BSB), l'école de commerce de Dijon. « Je suis une exception, confie-t-elle : je n'ai jamais connu le chômage. Je suis chargée du développement pour la start-up de 20 salariés Smart Apps. » Un travail commercial et de médiation consistant à prospecter de nouveaux clients, à les contacter, à leur présenter les applications, à com-

prendre leur besoin et à rentrer les commandes... « Les entreprises innovantes comme Smart Apps représentent une voie importante d'insertion pour les diplômés en médiation culturelle », ajoute-t-elle. De quoi assurer le retour sur investissement d'un master comme celui de BSB Paris, facturé 9800 euros l'année...

### Les apprentis, mieux lotis

L'ultime solution est d'opter pour un cursus en apprentissage. C'est une voie conseillée par la CFDT. Les universités Paris-III ou de Lorraine en proposent en médiation culturelle. « L'apprentissage permet d'améliorer l'insertion de nos jeunes, conclut Delphine Ledroit, directrice du centre de formation des apprentis « métiers des arts de la scène » de l'Opéra national de Lorraine, à Nancy. Nos diplômés acquièrent, comme salariés apprentis, une importante expérience professionnelle. »

Ce système permet aussi, lors des conseils de perfectionnement trimestriels, de faire se rencontrer enseignants, professionnels, employeurs, maîtres de stage, syndicats, pour permettre à la formation d'évoluer et la mettre en adéquation avec les besoins des employeurs. Autant de garanties pour des apprentis, qui sont 75 % à trouver du travail avant l'obtention de leur diplôme et 98 % dans les deux ans. ■

GWENOLE GUTOMARD